

messe à la chapelle de l'hôpital, de recevoir toutes les personnes qui demandaient à me voir ; et c'est alors que j'eus le mot de l'énigme de mon transfert à l'Hôtel-Dieu. Le médecin de la conciergerie, averti de mon arrestation par des fidèles de ma paroisse dont il était l'ami, et averti sans doute du bon gardien qui m'avait introduit chez M. Deguerry, avait arrangé et mené à bonne fin la comédie que je viens de vous raconter ; et c'est grâce à lui que j'avais échappé au sort de Mgr Darboy et du saint curé de la Madeleine.

Je restai à l'Hôtel-Dieu pendant plusieurs semaines, sans une seule visite de la justice, sans la moindre alerte. Puis, un beau jour — c'était le 15 mai — le médecin de l'hôpital me délivra un billet de sortie : je me revêtis d'habits laïques, et, me demandant si je rêvais, m'attendant de minute en minute à être arrêté au passage, je traversai les longs corridors, je descendis les escaliers, je passai à travers les cours intérieures sans rencontrer un visage suspect, et je franchis enfin la grande porte de l'Hôtel-Dieu ; on ne m'avait même pas demandé mon billet de sortie. Evidemment, le bon Dieu ne me jugeait pas digne du martyre.

Une dame chrétienne de ma paroisse m'attendait sur la place. Elle me fit monter dans la voiture qui l'avait amenée, y monta avec moi et me conduisit tout droit à la gare du Nord. Grâce à mes habits de laïque, à mes cheveux gris, à mon visage fatigué, grâce surtout à la protection divine, les fédérés de surveillance à la gare me laissèrent passer sans observation, et une heure après, j'étais sain et sauf à Versailles.

Le reste de mon histoire n'a plus qu'un intérêt secondaire. Ma mauvaise mine, l'absence de tout papier, le manque d'argent me firent repousser de tous les hôtels, de toutes les maisons où je me présentai. Il faisait nuit, et pour ne pas coucher dehors, je me réfugiai dans un corps de garde de police, où l'on consentit à me garder jusqu'au jour. Je dis mon aventure, on me crut, et le lendemain, renseigné par les braves agents du poste, je pus trouver des amis qui m'accueillirent et m'avancèrent quelque argent pour gagner mon pays natal. Mon vieux père âgé de 98 ans, qui était sans nouvelles de moi depuis bien longtemps, me reçut en pleurant de joie, et c'est près de lui, parmi les douceurs et le calme de la vie de famille, que j'appris bientôt la prise de Paris, la défaite de la Commune et l'horrible nouvelle de l'assassinat des otages."

Tel fut, dans sa simplicité saisissante, le récit du courageux et pieux ecclésiastique qui avait risqué sa vie pour se rapprocher de son archevêque et du curé de la Madeleine prisonniers, et qui n'échappa à leur sort que par une évidente intervention de la Providence. Son calme héroïque, la résignation de M. Deguerry, le dévouement de ce brave gardien qui expose sa vie pour rapprocher un moment les deux saints prêtres ; l'ingénieuse bonté du médecin qui brutalise le prisonnier de Raoul Rigault pour le sauver, tout cela ne fait-il pas honneur au cœur humain comme au caractère sacerdotal ? Cette page inédite de l'histoire de la Commune ne valait-elle pas la peine d'être racontée. C'est ainsi que Dieu tire le bien du mal, et qu'il fait pousser les plus beaux lys de la charité sur le fumier deux fois infect de l'athéisme et de la révolution.

MARQUIS DE SÉGUR.

— 0 —

Notice biographique du R. P. Isaac Jogues.

Né à Orléans, vers 1598, le Père Jogues une fois entré dans la Compagnie de Jésus, résolut de se consacrer aux missions huronnes du Canada.

Arrivé à Québec le 2 juillet 1636, il partit aussitôt pour le champ de son apostolat qui ne cessa de l'occuper jusqu'en 1641. Comme il retournait à ses missions, en 1642, au retour d'un voyage à Québec, la caravane dont il faisait partie, fut attaquée par les Iroquois, près des îles du lac Saint-Pierre. Deux de ses compagnons, Guillaume Couture, interprète, et René Goupil, jeune chirurgien, ayant été faits prisonniers, le P. Jogues ne voulut point les abandonner, et s'offrit de lui-même à partager leur captivité.

Le P. Jogues fit l'expérience, pendant sa captivité, de tous les raffinements de cruauté que savaient inventer les Iroquois. Après avoir été forcé, à plusieurs reprises, de défilier avec les autres captifs entre deux lignes de guerriers qui, armés de bâtons, les frappaient à coups redoublés, on commanda à une algonquienne chrétienne, captive depuis quelques mois, de lui couper le pouce de la main gauche. Il passait les nuits, avec ses compagnons de captivité, dans une cabane